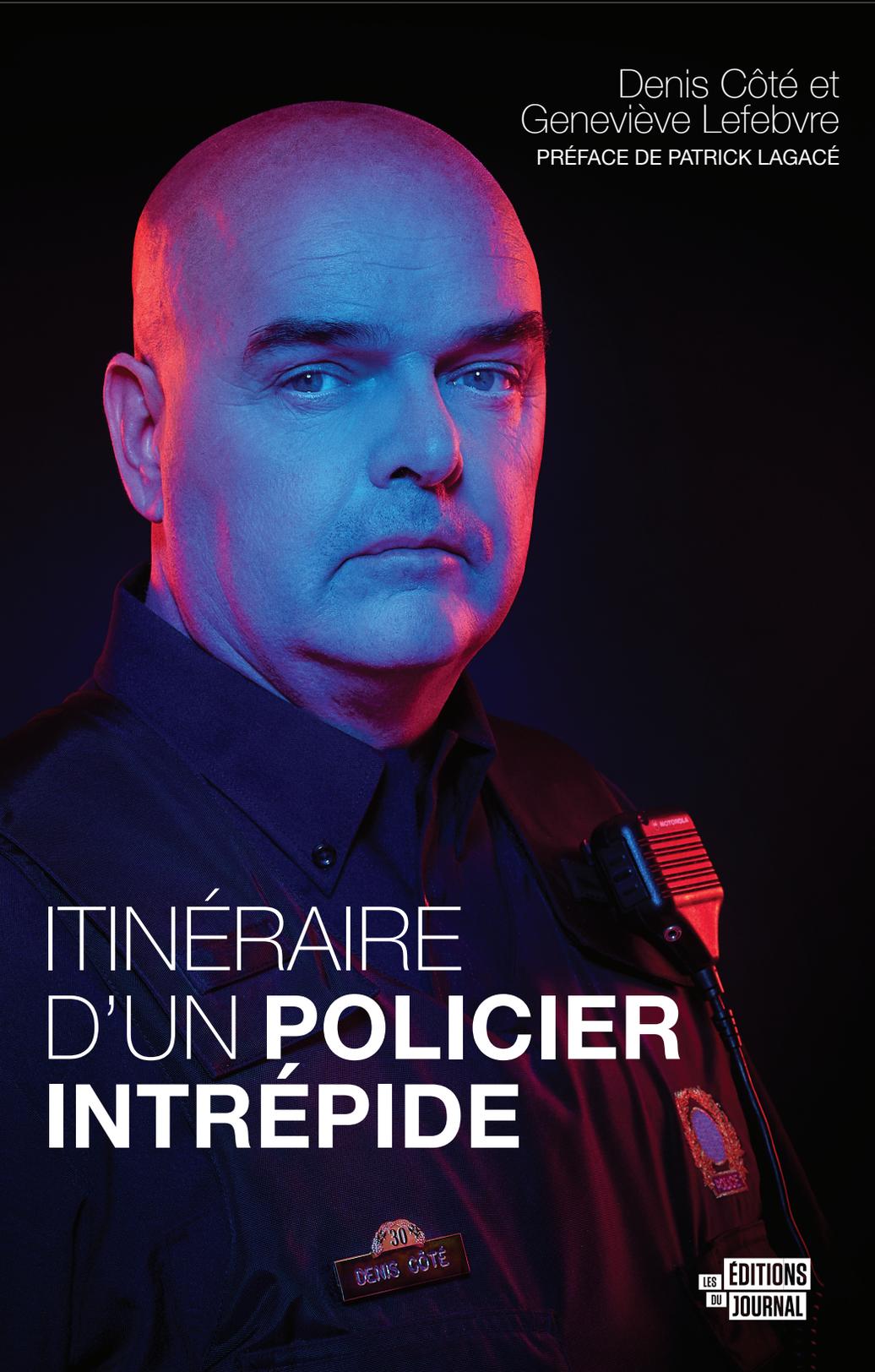


Denis Côté et
Geneviève Lefebvre
PRÉFACE DE PATRICK LAGACÉ



ITINÉRAIRE
D'UN **POLICIER**
INTRÉPIDE

LES ÉDITIONS
DU JOURNAL

Denis Côté
et
Geneviève Lefebvre

Itinéraire d'un policier intrépide

LES ÉDITIONS
DU JOURNAL

Sommaire

Préface de Patrick Lagacé.....	9
Chapitre 1	
Dawson: un tireur en mouvement.....	15
Chapitre 2	
Roberval.....	21
Chapitre 3	
Collège Notre-Dame.....	25
Chapitre 4	
Trois-Rivières.....	29
Chapitre 5	
À Nicolet.....	35
Chapitre 6	
Découvrir l'omerta.....	39
Chapitre 7	
Protéger la vie.....	43
Chapitre 8	
À la merci d'un genou.....	51
Chapitre 9	
Un nouveau shérif en ville.....	53
Chapitre 10	
Mes trois rôles.....	55

Chapitre 11	
Rambo et les motards.....	59
Chapitre 12	
L'écureuil maudit.....	63
Chapitre 13	
Corruption municipale à Sainte-Marthe.....	67
Chapitre 14	
Outremont ma chère.....	73
Chapitre 15	
Jeu de cartes et vols de sacs.....	79
Chapitre 16	
Enlèvement d'enfant.....	83
Chapitre 17	
Écouter mon instinct.....	89
Chapitre 18	
Un incendie, une télé, et la nature humaine.....	93
Chapitre 19	
Fusillade à la Place Ville-Marie.....	97
Chapitre 20	
Les émeutes de la Coupe Stanley.....	103
Chapitre 21	
La guerre des tuques en uniformes.....	111
Chapitre 22	
Séquestration et vol qualifié.....	115
Chapitre 23	
Comment j'ai changé de poste.....	121
Chapitre 24	
Mon nouveau partenaire à Montréal-Nord.....	127
Chapitre 25	
Des enfants en danger.....	133
Chapitre 26	
Émeutes à Montréal-Nord.....	137

Chapitre 27	
Relations entre policiers et le monde interlope	149
Chapitre 28	
Motards criminalisés	155
Chapitre 29	
Piqueries, travail du sexe, et l'art de collaborer avec nos sources	159
Chapitre 30	
Poursuite infernale	165
Chapitre 31	
Meurtre rue Ontario	177
Chapitre 32	
Comment les arrivistes gravissent les échelons.....	181
Chapitre 33	
Centre-Sud en solo.....	187
Chapitre 34	
Un homme sur le pont	191
Chapitre 35	
Des suicides	199
Chapitre 36	
Le constat du maire.....	201
Chapitre 37	
L'affaire Magloire	213
Chapitre 38	
Une femme en feu	217
Chapitre 39	
Dawson: suite et fin.....	219
Épilogue	
2021	235

Préface de Patrick Lagacé

J'ai entendu parler de Denis Côté des années avant de le connaître personnellement, des années avant qu'il ne devienne le policier-qui-a-abattu-le-tireur-de-Dawson.

C'était au début des années 2000. J'étais jeune reporter au *Journal de Montréal* et j'avais obtenu une entrevue avec un policier qui, quelques mois auparavant, avait été atteint par balles dans l'est de la ville. Ce policier avait intercepté un homme recherché pour des vols de banque, l'homme avait pris la fuite à pied, pourchassé par l'agent... Devant une cour d'école remplie d'enfants, le criminel s'était retourné et avait fait feu sur le policier qui le poursuivait.

Le policier a été atteint. Il a survécu, malgré une balle qui s'est promenée dans son corps.

L'assaillant a donc continué à courir. Non loin de la fusillade, il a pointé son arme sur un automobiliste, le forçant à ouvrir sa portière. Le criminel venait de se trouver un véhicule

de fuite et un otage. Quelques minutes après, il était pris en chasse par des patrouilleurs dans les rues de la métropole.

La poursuite se déroulait à haute vitesse. Sur les ondes radio de la police, un officier a intimé l'ordre aux patrouilleurs donnant la chasse d'abandonner la poursuite. Mais un patrouilleur a refusé d'obéir aux ordres. Il a continué à traquer celui qui venait de tirer sur un policier, puis a réussi à lui faire emboutir son véhicule avant de procéder à l'arrestation des deux occupants, le suspect et le pauvre otage, considéré comme un complice dans le feu de l'action.

Ce policier, je l'ai appris plus tard, c'était Denis Côté.

C'est ce genre de geste qui a rendu Denis Côté très, très populaire dans les rangs de la police de Montréal. Oui, il avait désobéi aux ordres. Mais il avait réussi à procéder à l'arrestation d'un suspect recherché pour des braquages de banques ET qui venait de tirer sur un policier. Mieux, il avait réussi cette arrestation sans effusion de sang. Peut-être que les patrons ont été piqués parce qu'un patrouilleur avait désobéi aux ordres. Mais dans les rangs de la police, le geste de Denis a fait l'unanimité.

Il y a tout Denis Côté dans cette anecdote de l'arrestation, en dissidence d'un ordre des patrons. Cette façon de courir vers le danger, de le courtiser, en quelque sorte, une course perpétuelle qui a marqué toute sa carrière. Les policiers sont formés pour affronter le danger, entraînés à faire face à des situations où l'issue de l'intervention peut être, tout simplement, la mort. Mais même s'ils sont entraînés, les policiers sont des humains. Et devant le danger, parfois, certains gèlent, incapables d'aller plus avant vers lui. Ce n'est ni bien ni mal, c'est tout simplement humain. Denis Côté, lui, a toujours senti le besoin de courir vers le danger, sans égard à sa propre sécurité, comme il le raconte dans le livre

que vous vous apprêtez à lire, un livre qui se lit comme un thriller haletant sous l'habile plume de Geneviève Lefebvre.

J'ai rencontré Denis Côté le 13 septembre 2007, un an après les événements tragiques de Dawson. J'avais couvert Dawson exactement un an auparavant, au *Journal de Montréal*. J'avais écrit, au lendemain de cette tragédie, qu'il était évident que les policiers de Montréal avaient empêché un bilan encore plus lourd en se lançant à l'assaut de l'immeuble dans lequel un fou furieux tirait. Un an plus tard, désormais à *La Presse*, j'ai pu interviewer des policiers qui ont été parmi les premiers à entrer dans le Collège Dawson, dont Denis Côté.

Je l'ai aimé tout de suite. J'ai aimé son franc-parler, sa façon de ne pas enjoliver les faits : les faits parlaient d'eux-mêmes et disaient tout ce qu'on avait besoin de savoir sur le courage du patrouilleur Denis Côté. J'ai aimé son côté solitaire : à son âge et avec ses années d'expérience, l'agent Côté aurait très bien pu avoir la vie plus douce, dans un bureau, il aurait pu planter son drapeau sur une des îles du vaste archipel qu'est un immense corps de police comme le SPVM. Mais il choisissait, encore et toujours, de patrouiller en solo, sa vocation.

Le 13 septembre 2006, Denis Côté se trouvait loin, très loin du Collège Dawson quand il a entendu sur les ondes de police qu'un tireur actif y sévissait. Denis était attablé dans un restaurant à l'ombre du pont Jacques-Cartier, dans l'est de Montréal. La fusillade éclatait tout juste à ce moment-là, dans l'Ouest, près de l'ancien Forum.

Personne, absolument personne n'aurait tenu rigueur à l'agent Côté de s'être considéré hors-jeu, d'avoir évalué qu'il n'aurait pas le temps de franchir la distance entre le restaurant et le collège. Personne n'aurait pensé à lui demander pourquoi diable il avait choisi de manger son club sandwich, si c'est ce que Denis Côté avait décidé de faire...

Dix secondes plus tard, il était dans son autopatrouille, roulant à tombeau ouvert vers le danger, vers le chaos, vers le tireur, qu'il a réussi à dénicher avec d'autres policiers qui, comme lui, s'étaient frayé un chemin dans Dawson pour mettre fin au carnage. C'est Denis Côté qui a fini par atteindre le tireur, le poussant au suicide.

Denis Côté n'est pas un policier parfait. C'est un policier imparfait. Son front de bœuf, son caractère bouillant et ce goût d'affronter le danger lui ont sans doute fait faire des erreurs et valu des critiques, parfois justifiées. Le lecteur jugera, dans ce récit, s'il a dépassé les bornes. Pour avoir parlé du travail ardu et complexe de policier-patrouilleur pendant des années, tout ce que je peux dire, c'est que Denis Côté était mû par un profond désir d'aider ses concitoyens, de protéger des vies humaines.

Il y a plusieurs années, en me parlant de Denis Côté, un autre policier m'avait dit, pour illustrer l'immense admiration dont il faisait l'objet dans les rangs de la police : « Lui, à son party de retraite, il va y avoir beaucoup de monde ! »

C'était mal connaître Denis Côté. Il n'a pas voulu d'un party de retraite. Il est parti – Denis, pardonne-moi l'expression ! – comme un voleur, sans un bruit, ou presque. Je n'ai jamais su si c'était par timidité ou par écoëurement : à la fin de sa carrière, Denis a goûté aux saloperies des jeux de coulisses qui ont ébranlé le SPVM au milieu des années 2010. Cela lui a laissé un goût amer.

J'espère que ce livre qui raconte la complexité du travail policier servira de sorte de party de retraite en différé pour l'agent Côté. J'espère que par ce livre, les lecteurs comprendront un peu mieux cette institution hautement perfectible – et nullement à l'abri des remises en question – qu'est la police. J'espère que les lecteurs pourront aussi comprendre

un peu mieux ce qui se passe dans la tête et dans le cœur de ces humains aussi imparfaits que vous et moi qui composent la police.

CHAPITRE 1

Dawson: Un tireur en mouvement

Il est près de midi en ce 13 septembre 2006. Je suis attablé avec deux amis au restaurant Lafayette, notre restaurant de prédilection sur la rue Sainte-Catherine, au coin de la rue Cartier, juste à côté du poste 22 où je suis patrouilleur au SPVM.

Quelques semaines auparavant, je patrouillais dans le coin du métro Beaudry avec deux confrères, Annie et Simon. Nous discutons des tendances de la criminalité des dernières années. J'avais le pressentiment qu'il y aurait d'autres événements tragiques où on serait appelés à réagir très vite comme la tuerie de Polytechnique. Le moment venu, nous allions devoir réagir au quart de tour, leur disais-je.

– C'est clair que ça s'en vient et qu'il va falloir être prêts.

Mes confrères étaient tout à fait d'accord. Mon instinct était bon. Ce que je ne savais pas, c'est que ça arriverait si vite.

Ce jour-là, le restaurant Lafayette est bondé. J'ai gardé mon oreillette, ce qui me permet de rester à l'affût de ce qui se

passer sur les ondes radio. Je suis sur le point de recevoir mon repas, lorsque j'entends le répartiteur prononcer ces mots :

– Ça tire à Dawson.

L'affolement est perceptible dans sa voix. Un tueur en mouvement tire des coups de feu au collègue Dawson et les policiers ont besoin d'aide. Sans réfléchir davantage, je me précipite vers la sortie d'urgence du restaurant. Je suis le seul à me lever. En effet, mon ami commandant, avec qui je suis attablé, porte son arme, mais il n'a pas sa veste de protection, ni de radio portative. Il n'a donc pas entendu ce que je viens d'entendre. Comme il me le racontera plus tard, il explique alors à notre compagnon, surpris de me voir partir ainsi, que j'ai dû recevoir un appel relativement important et que je serai sans doute de retour sous peu. Pas un instant, il ne s'est imaginé qu'il allait me rejoindre quelques minutes plus tard.

Je cours vers mon véhicule, un petit Ford Explorer. Je réfléchis tout aussi vite : Dawson est à l'autre bout de la ville, et le chemin le plus court, c'est d'emprunter le tunnel Ville-Marie, mais cet itinéraire me privera des ondes radios et donc, possiblement, de précieuses informations relatives à l'événement en cours.

J'opte donc pour le boulevard De Maisonneuve, bien qu'il soit toujours achalandé à l'heure du dîner, ce qui me permet de rester au courant de l'évolution de la situation.

Il n'y a pas une seconde à perdre. J'augmente le volume de la radio au maximum et je fonce.

Gyrophares, klaxon, j'utilise tous les moyens qu'il faut pour me faire entendre, histoire de m'ouvrir la route. Je roule en trombe vers le collègue Dawson, en passant parfois sur le trottoir après en avoir chassé les piétons à grands coups de klaxon, en bousculant parfois quelques parcomètres sur ma route...

Est-ce que je roule trop vite ? Oui.

Ça tire à Dawson.

Quelques minutes plus tard, j'arrive sur les lieux.

J'abandonne mon Ford Explorer au coin de la rue Lambert-Closse, tout près de l'ancien Forum. Plusieurs véhicules de patrouille sont déjà là.

Je cours vers l'entrée principale du collège. Je suis seul, sans partenaire, ce qui est contraire aux règles de sécurité les plus élémentaires. Je cours quand même.

La providence vient alors à mon secours. Je croise un confrère avec qui j'ai déjà travaillé. Persuadé d'avoir trouvé en lui un camarade de combat, je l'invite à m'accompagner à l'intérieur du collège où les coups de feu explosent, en rafales. Il n'y a pas un instant à perdre.

Dans ce genre de situation, il y a trois réactions possibles : figer, fuir, ou foncer. Mon confrère me regarde dans les yeux et, d'un léger signe de la tête, il me fait comprendre qu'il ne sera pas à mes côtés. Il choisit plutôt d'aller se réfugier derrière une colonne de marbre.

Ma déception est fulgurante. Un véritable coup au plexus. Il y a longtemps que j'ai compris qu'il vaut mieux avancer seul que mal accompagné, mais je ne m'habitue pas à ce qu'on se dérobe à son devoir, ni à la tristesse que provoque en moi cette attitude. Tant pis. Je poursuis ma course, seul.

Après être passé sous les fenêtres du collège, j'arrive à la porte principale. Les coups de feu semblent se rapprocher, mais impossible de déterminer leur provenance exacte, et même de savoir s'ils sont tirés dans notre direction. Quelques étudiants blessés sont affalés sur le sol, manifestement atteints par le tireur. Je vois les corps meurtris, j'entends les gémissements, mais mon *breaker* interne vient de sauter : j'ai basculé du côté cartésien, lucide, analytique,

cet état second qui me permet d'avancer dans les situations de crise.

De l'extérieur, là où ils sont à l'abri du danger et ne connaissent ni le chaos ni l'adrénaline de la situation, certains sont prompts à décréter que c'est de la froideur, ou un manque d'empathie. Ceux-là ne se sont jamais retrouvés face à un tueur qui tire sur tout ce qui bouge. Il n'y a rien comme le claquement des balles d'un fusil d'assaut pour ébranler ses certitudes.

Pour moi, ce déclic, ce *breaker* interne, est vital : il se produit quand il est hors de question que l'émotion vienne embrouiller mon *focus*, et geler ma capacité d'agir.

D'autres que moi vont s'occuper des blessés. Ma mission première, c'est de neutraliser le tireur.

Le temps presse. Je crie aux policiers présents que nous devons entrer le plus vite possible. « Il faut arrêter ce fou avant qu'il poursuive son hécatombe. »

Où est-il ? D'où tire-t-il ? Impossible de le savoir sans entrer dans le collège. Pour le localiser, et avoir la possibilité de le neutraliser avant qu'il tire sur d'autres innocents, je dois m'introduire dans les lieux et m'exposer à ses balles.

L'adrénaline me porte, je suis prêt.

Je pousse la porte de verre qui donne sur le hall d'entrée, et je rejoins prestement les policiers qui sont arrivés avant moi. Nous sommes cinq, embusqués le long des murs, accroupis. Les rafales sont incessantes, les balles explosent juste à côté de nous. J'apprendrai plus tard que le tueur est armé d'une mitraillette semi-automatique Beretta CX4 Storm. En tout, il a tiré 72 balles. Pour savoir précisément d'où elles proviennent et déterminer ainsi la position du tireur, il faudrait s'écarter des murs de plâtre qui nous protègent et accepter de devenir soi-même le gibier de celui

qui sème la terreur depuis de longues minutes qui nous paraissent déjà une éternité.

Je ne sais rien du tireur. Ni son nom ni ses motifs. Je ne sais même pas s'il agit seul. Mais je suis certain de trois choses: il est lourdement armé, le collège est rempli d'étudiants qui sont à sa merci, et nous *devons* le neutraliser avant qu'il fasse d'autres victimes.

J'ai rejoint les forces policières dans ce seul but: protéger la vie. Quitte à me mettre dans la merde jusqu'au cou.

En cette journée du 13 septembre, commence un duel dont je me souviendrai toute ma vie.

J'aurais pu rester assis à ma table du restaurant Lafayette et manger en paix. J'aurais pu emprunter le tunnel Ville-Marie, et rouler moins vite. J'aurais pu rester à l'extérieur du collège, hors de la ligne de mire d'un tireur fou armé d'un fusil d'assaut.

J'aurais pu.

Sauf que je ne *pouvais* pas. Face au danger, il faut que je plonge, que je me mette les deux pieds dedans, que je fasse front.

Qu'est-ce qui me pousse à m'exposer ainsi aux émotions fortes, dans le cadre de mon travail? Je me le suis souvent demandé. Mais, au fond de moi, je connais la réponse depuis toujours: si j'ai voulu être policier, c'est parce que j'avais la conviction de pouvoir changer les choses. Je me disais que chaque intervention à haut risque, si banale soit-elle, pouvait être déterminante dans la vie de quelqu'un.

L'intervention policière du 13 septembre 2006 au collège Dawson a été déterminante pour sauver la vie de deux étudiants qui ont servi de bouclier humain au tireur. J'aurais voulu sauver la jeune vie d'Anastasia De Sousa...

Ex-policier au SPVM, Denis Côté a été au cœur de l'action durant plus de 30 ans. C'est lui qui a neutralisé l'auteur de la tuerie au collège Dawson. C'est également lui qui a sauvé in extremis la vie d'une femme qui voulait s'imoler par le feu devant les bureaux de TVA. Son objectif, toujours : protéger la vie.

Fidèle avant tout à son instinct et à son sens du devoir, l'agent Côté n'était toutefois pas connu comme le policier modèle. Et il lui est arrivé de frôler les limites de la légalité ou de la déontologie au nom de la justice avec un grand J.

Dans ce récit autobiographique d'un grand révolté au cœur à la bonne place, épris de justice, Denis Côté raconte le quotidien d'un homme qui met sa vie en danger pour servir et protéger.

Denis Côté a travaillé 34 ans dans la police dont 30 ans au SPVM. Il n'aime pas qu'on lui dise qu'il est une légende, mais ses faits d'armes sont bien connus dans les rangs policiers.

Geneviève Lefebvre est scénariste, écrivaine, marathonnienne. Elle chasse les bonnes histoires comme d'autres chassent les tornades.

